

## Penser les futurs noirs à travers le marronnage

Par Lourdenie Jean

Il est difficile de penser l'avenir en temps de crise. C'est d'ailleurs ce que décrit le phénomène du « *sense of foreshortened future* » (« sentiment d'avenir compromis »), qu'on retrouve dans le DSM-IV, c'est-à-dire la réaction psychologique, après des traumatismes, qui caractérise le fait d'être incapable de se projeter dans l'avenir ou de s'imaginer vieillir qui survient. Il semblerait qu'à l'échelle sociétale, nous pourrions nous reconnaître dans cette réaction, car nous vivons plusieurs situations de crise qui se chevauchent. Par exemple, les enjeux environnementaux, dont le réchauffement climatique, le déclin de la biodiversité et la réduction du nombre de terres agricoles, pour ne nommer que ceux-ci, continuent de se corser et cela contribue considérablement à la difficulté que l'on peut avoir de se projeter. Dans certaines approches, on ressent une certaine distanciation face à l'avenir, comme c'est le cas avec le « doomisme climatique », qui excuse l'inaction face au climat par le sentiment qu'il serait trop tard de toute manière. C'est d'autant plus compliqué pour les personnes noires de se projeter dans l'avenir, en raison des lourds impacts du racisme antinoir. En Amérique, l'une de ces conséquences est que, à la suite de l'esclavage, les personnes noires sont prises dans un rapport d'infériorité vis-à-vis des personnes blanches. Durant la colonisation, on a déporté des personnes noires sur le continent sans les considérer comme des humains : aucun projet commun de cohabitation n'est donc prévu avec et pour les personnes noires. Dans l'occupation du territoire, on isole et on invisibilise les personnes noires pour oublier le problème que leur « libération » représente, puisque le plan

n'a jamais été de partager ces espaces volés aux personnes autochtones, les premières habitantes du lieu.

Le réflexe de mettre de côté les personnes noires d'une vision globale se retrouve également dans l'imaginaire collectif à travers la fiction. Un exemple connu de ce fait est le prototype des personnes noires qui meurent en premier dans les films d'horreur. Selon Robin R. Means Coleman et Mark H. Harris, les auteur·ices du livre *The Black Guy Dies First*, *Spider Baby* serait le film précurseur de ce prototype. En se débarrassant aussi rapidement de son unique personnage noir, le film créerait la formule de tuer un personnage noir en tant que *punchline* (Coleman et Harris 2023, p.2). On peut d'ailleurs étendre ce constat au cinéma en général, quand on pense à la clause de non-décès que l'actrice Queen Latifah apporte à ses contrats, car ses personnages mouraient trop souvent, mais concentrons-nous sur le cas des films d'horreur. Il y a une métaphore intéressante à faire avec les décès chroniques des personnages noirs dans les films d'horreur, ainsi que notre conception de l'avenir. Les représentations fictives et réelles du futur actuelles étant dystopiques, elles s'apparentent au genre même de l'horreur. De plus, les personnages noirs tendent à mourir de manière précoce, car ils ont un développement cataclysmique où la tragédie est inévitable, ou alors, parce qu'ils sont libérés de leurs fonctions une fois qu'ils ne sont plus utiles au personnage principal. Cette nuisance qu'incarnent les personnes noires une fois leur rôle de soutien rempli dans le fictif rappelle le dérangement que pose la libération des personnes réduites à l'esclavage. Pour ce qui est des fins tragiques

quasi nécessaires à l'histoire, elles font penser aux modèles de « refus du monde » de Malcom Ferdinand. Malcom Ferdinand dénonce ce qu'il appelle « un environnementalisme d'arche de Noé » qui invite des héros — généralement des hommes blancs occidentaux — à « trouver » une vie meilleure pour les quelques-un-es qui survivront à la catastrophe, plutôt que d'inciter à réhabiter la Terre sans exploiter des vivant-es (Ferdinand 2019, p. 134). Cet environnementalisme a pour effet de refuser le monde à des populations marginalisées, c'est-à-dire d'empêcher certain-es d'accéder à une vie en communauté. Il décrit cinq façons dont ces refus du monde — autrement dit, ces refus d'exister — se manifestent. L'une d'entre elles est la figure du sacrificateur. C'est lorsque le héros fait le dur travail de se débarrasser des personnes ou êtres qui ne pouvaient coexister avec la solution. Ferdinand l'évoque ainsi : « [c]ela veut dire que leur élimination est racontée comme étant la condition malheureuse, mais nécessaire pour calmer les dieux et la mer agitée. » (Ferdinand 2019, p. 145)

Il y a alors ce défi double qui joue sur la capacité des populations noires à se projeter dans l'avenir. En plus d'être dans un climat de crise qui limite notre habilité à, voire notre désir de penser l'avenir, les personnes noires ont le défi supplémentaire d'être constamment représentées comme un problème. Leur absence des récits fait partie des étapes pour pouvoir imaginer une fin heureuse au projet colonial. Dans ce contexte, il est d'autant plus urgent de définir nos futurs pour qu'ils aillent à l'encontre de la norme. Comment rêver à notre libération et à quels enjeux celle-ci se bute-elle? Quels outils sont à notre disposition pour nourrir cette réflexion? Dans le texte suivant, je parlerai de comment le marronnage est une piste pour imaginer nos futurs dans un monde hostile. Ensuite, j'aborderai comment il est

identifiable dans d'autres outils qui peuvent servir à cette discussion, notamment l'afrofuturisme.

### **Comprendre le marronnage**

*D'hier à aujourd'hui*

Tout d'abord, qu'est-ce que le marronnage? Le marronnage regroupe toutes les formes de fuite des personnes réduites à l'esclavage pour échapper aux plantations, principalement (Université de Laval, 1999). Bien que caché dans l'Histoire, le marronnage existe dans toutes les sociétés réduites à l'esclavage, et ce, dès le début de la traite. De fil en aiguille, des sociétés marronnes naissent de ces fuites qui finissent par devenir les fondations des mouvements indépendantistes dans les pays caribéens. Je m'intéresse au marronnage pour plusieurs raisons. Premièrement, car en centralisant le point de vue des populations noires ayant survécu à la traite négrière, la preuve est que nos communautés ont réussi à survivre à la fin du monde. Sans idéaliser nos douleurs, il y a tout de même une grande puissance historique qui n'est pas assez soulignée, c'est-à-dire celle qui consiste à créer des réalités post-esclavagistes. Parler de marronnage permet de reconnaître la pertinence de cette histoire quand on pense aux enjeux du futur. Deuxièmement, le marronnage est une piste intéressante à explorer pour les obstacles qui le composent. Le marronnage est un symbole de liberté si fort qu'on en oublie la complexité infinie de faire face à une terre inconnue et de parcourir des jungles farouches pour se faire une nouvelle vie. C'est à partir de l'analyse de l'écologie marronne de Ferdinand que je commence à concevoir cette complexité (Ferdinand 2019, p. 243). Les sociétés marronnes représentent une avant-garde du mouvement décolonial, puisqu'elles sont les premières à

penser l'après de l'esclavage. En relevant ce défi, elles doivent passer par l'étape « d'habiter l'inhabitable » (Ferdinand 2019, p. 251).

Il y a de nombreux parallèles à faire entre le marronnage et notre questionnement du moment : penser un futur décolonisé dans un climat déséquilibré en raison de la crise environnementale. En percevant les sociétés marronnes comme les premières à tenter cet exploit, on peut apprendre de leurs modèles. Cela dit, pour propulser adéquatement le marronnage dans un contexte moderne, il faut une autre définition. Dans cette invitation à voir le marronnage comme piste pour cocréer les futurs noirs entre actrices décolonisées, je comprends le marronnage comme une mobilisation pour habiter l'inhabitable, c'est-à-dire une action (ou plutôt un ensemble d'actions), **une coupure** pour forcer un nouveau départ, faire face aux problématiques d'une terre hostile. Pour ce faire, tout comme à l'époque de la traite négrière, on observe deux tendances dans les types de marronnage : la voie individualiste et la voie communautaire. Pour les fins de la discussion, je les nomme le *marronnage de fuite* et le *marronnage collectif*. Le marronnage de fuite est un schéma où des personnes, majoritairement des hommes, quittent la plantation seules, laissant parfois enfants, femmes et communautés derrière. À mon sens, les critiques récurrentes face au marronnage visent surtout ce type de marronnage. L'une de ces critiques est que les sociétés marronnes, bien que post-esclavagistes, restent prises dans une structure patriarcale parce qu'elles sont composées en général d'hommes. Le cas des quelques femmes en Guyane française qui avaient demandé à être retournées sur la plantation à laquelle elles étaient assignées parle de l'intensité des violences vécues par les femmes dans certaines sociétés marronnes (Curtis

2011, p. 152) : les violences patriarcales dans la société libre étaient telles qu'elles préféraient être remises en esclavage. Ces violences sont une conséquence du marronnage de fuite où lors du départ de la plantation l'on ne se soucie pas explicitement, entre autres, des minorités de genre. Alors que le marronnage collectif implique une organisation communautaire, la création de codes culturels et une attribution de rôles bien précis pour arriver à s'enfuir. Une figure connue de ce type de marronnage est Harriet Tubman, héroïne des années 1800. Elle est une activiste abolitionniste qui a aidé un grand nombre de personnes noires à devenir libres en les guidant dans le célèbre « *Underground railroad* », ce chemin secret qui menait du sud au nord des États-Unis ou encore au Canada afin d'obtenir le statut de liberté (Encyclopædia Britannica 2023). La seconde forme de marronnage, soit la voie communautaire, se distingue de l'autre grâce aux méthodes qui doivent être déployées pour se libérer. Celle-ci vient avec la création de chants qui servent de points de repère, elle est encadrée de rites spirituels et plus encore. Toutefois, l'élément le plus important qui distingue le marronnage collectif du marronnage de fuite est que toute l'orchestration de la fugue veille à la conception de mécanismes qui servent de **garanties de sécurité**.

Une autre critique récurrente du marronnage est que fuir ne crée aucun impact sur le *statu quo*. En revanche, le marronnage collectif nuance cette critique par la place accordée aux garanties de sécurité. En parlant de mouvements sociaux, la travailleuse communautaire Isabelle Grondin-Hernandez et moi arrivons à l'expression de « garanties de sécurité » pour décrire les mécanismes et les outils qui assurent la sécurité des marges dans la lutte. C'est cette attention qui nous garde liées aux enjeux systémiques autour de notre objectif de fuir l'oppression.

La réflexion pour protéger les personnes et les espèces minorisées dans le milieu d'oppression qu'on tente de fuir bonifie directement le modèle de société qu'on crée en parallèle. Ainsi, on y implante d'emblée ces mécanismes pour garantir la sécurité de toustes durant leur fuite et dans la société maronne qui s'ensuit. Harriet Tubman demeure un bon exemple pour illustrer cela, car une fois libre, elle continue de se battre pour le droit de vote des femmes c'est-à-dire qu'elle continue de lutter contre le *statu quo*, même après son départ du milieu esclavagiste. C'est ce qu'on doit améliorer dans le marronnage moderne, car c'est encore la voie individualiste qui prime dans le discours populaire. Afin de se « séparer » du système, les propositions sont principalement des actions individuelles. Du jardinage à l'exil dans la forêt, la plupart des fuites possibles prennent racine dans la solitude, laissant encore les personnes marginalisées seules pour faire face au monde hostile. Au contraire, l'élaboration de mécanismes de sécurité nous oblige à agir ensemble. Un exemple intéressant de marronnage moderne se trouve justement dans une société qui doit sa liberté au marronnage, la première République noire au monde : Haïti. En août 2023, des paysan·nes décident de poursuivre le projet de la création d'un canal pour la rivière Massacre afin de contrer un partage inégal de cette ressource naturelle avec leur voisin (Pierre, 2023). Il y a des leçons clés pour l'avenir, ne serait-ce que dans l'organisation d'un tel projet. En effet, les enjeux de souveraineté s'imbriqueront davantage, à l'avenir, dans la crise environnementale.

### Le rôle de l'imaginaire

#### *Représentations de la libération noire*

L'artiste en moi ne peut ignorer le rôle des imaginaires dans cette discussion. Si la

problématique du marronnage moderne est liée à l'individualisme, je pense qu'une partie de la solution est dans la consolidation des imaginaires collectifs noirs. Comme je l'ai mentionné dans l'introduction, la place des personnes noires dans les représentations cinématographiques renforce l'incapacité à se projeter dans le futur, car on présente régulièrement leur élimination comme nécessaire pour une fin heureuse. Malgré tout, on réussit à se créer des espaces culturels pour exister de manière éloquente. Au sein de ces espaces, on retrouve des images de marronnage, autant dans le folklore que dans les productions culturelles plus récentes.

Prenons l'œuvre haïtienne *Gouverneurs de la rosée* (1944) et les films aux teintes afrofuturistes « Black Panther » (2018 et 2022) pour témoigner de ce fait. Tout d'abord, ce livre raconte l'histoire d'un village haïtien qui fait un *konbit*, soit une action collective pour travailler la terre ensemble, afin de faire face à une sécheresse. L'auteur, Jacques Roumain, donne beaucoup de place aux rêves de ses personnages et pour ces derniers, la libération représente l'accès à une terre riche qui subvient à leurs besoins. Ici, le marronnage — compris comme une action entraînant un nouveau départ en habitant une terre inhabitable — est représenté par le *konbit* qui ramène l'eau au village. Rapidement, on constate la ressemblance marquante entre ce récit et l'exemple que j'ai évoqué plus tôt, de la rivière Massacre. Je suis d'avis que ce genre de mobilisation prend forme en partie grâce à la forte présence des *konbits* dans le portrait culturel haïtien. Il faut également reconnaître que ce folklore dense en récits de liberté est un héritage de la riche histoire du pays. Ce pays qui a aboli l'esclavage en premier.

On peut reconnaître de façon plus explicite le marronnage dans les films *Black Panther*, puisqu'on y montre une communauté noire qui se

cache littéralement du monde entier. *Black Panther* fait réfléchir à l'importance de la non-mixité et à la forme qu'elle pourrait prendre dans le marronnage moderne. Durant la traite esclavagiste, les altérités identitaires sont beaucoup plus tranchées qu'aujourd'hui, ce qui crée une indication quant aux acteur·ices impliqués·es dans la fuite. On fuit les maître·sses, on fuit les groupes qui veulent nous tuer, on fuit les personnes blanches. À la suite des films *Black Panther*, plusieurs des débats populaires entre personnes noires sur l'ouverture de Wakanda au monde font remarquer qu'il n'y a pas de consensus flagrant aujourd'hui à cet égard. Je n'ai pas de bonne réponse à offrir; cependant, je crois que la priorité doit être surtout que les personnes non noires apprennent à nous voir comme des membres de leur communauté pour qu'on en arrive, un jour, à penser ensemble à une libération sécuritaire pour nous. Les groupes extrémistes comme les Incels mettent en lumière que le besoin de trouver une communauté joue un rôle primordial dans la radicalisation. Cela nous amène d'abord à nous rendre compte que nous ne comprenons pas clairement ce qu'est une communauté, et c'est encore plus vrai pour les personnes dans une position dominante, car l'opposition face aux personnes minorisées est l'un des plus grands rassembleurs pour les collectivités en position de pouvoir. Selon moi, il n'est pas possible de parler de manière tangible des rôles des personnes non noires dans notre libération, tant que cette dynamique à notre égard n'est pas déconstruite chez ces dernières. Cela dit, le deuxième film *Black Panther* sous-entend également la beauté des alliances des communautés noires et autochtones grâce à sa fin pacifique. Ce qui rappelle, d'ailleurs, le rôle historique de la collaboration des populations noires et autochtones lors des marronnages,

car les personnes autochtones ont assisté les marron·nes dans leur fuite.

Autant les exemples du roman de Roumain et celui de *Black Panther* démontrent le désir d'échapper à l'oppression, autant comportent-ils certaines lacunes. Les deux représentations centrent leur récit sur les hommes. C'est davantage le cas pour *Les gouverneurs de la rosée* que *Black Panther*, mais à différents égards, on retrouve l'impression que la libération doit passer par des rôles de genre. Dans les deux récits, les personnages principaux sont des hommes, héros à leur manière, hétérosexuels accompagnés d'une compagne dans leurs exploits. De plus, on découvre plus en profondeur les perspectives féminines **après** le décès du héros. Pour sortir de cette dynamique, cela exige plus qu'un échange de genre(s) (?) entre certains rôles; il faut plutôt repenser la structure de libération et ses représentations.

### Conclusion

Je ne prétends pas que le marronnage soit une formule parfaite ni une finalité. Toutefois, c'est un modèle qui offre des points de repère pertinents pour enfin rendre l'avenir dont nous avons besoin tangible, notamment pour les personnes noires. Si l'avenir nous est si peu accessible, c'est parce que celui dont on nous parle dans les médias grand public en Occident n'est pas le nôtre. Pour arriver à représenter une libération noire et collective dans des espaces culturels, il faut révolutionner les structures classiques de narration, notamment pour parvenir à décentraliser les perspectives individuelles.

La première étape de la libération est la capacité de s'imaginer libre.

### Notice biographique

Diplômée du Collège Lionel-Groulx en 2017 et à l'heure actuelle étudiante en sociologie, avec une mineure en développement durable, **Lourdenie** se passionne pour les sciences humaines, notamment la sociologie, la psychologie et l'anthropologie. Elle renforce actuellement son expérience de terrain en améliorant ses compétences au sein d'organismes communautaires abordant divers enjeux sociaux autant à l'échelle macro que micro. Enfin, elle développe des projets personnels, notamment avec *L'environnement, c'est intersectionnel* dont elle est la fondatrice. Il s'agit d'une initiative mariant arts, engagement et éducation populaire.

Féministe intersectionnelle, conférencière et artiste, elle se perfectionne sur des thématiques touchant de près ou de loin à la justice sociale, la sociologie et l'anti-oppression.

### Références

Coleman Means R., R et M. H. Harris., (2023). *The Black guy dies first*. New York : SAGA PRESS.

Ferdinand, M., (2019). *Une écologie décoloniale. Penser l'écologie depuis le monde caribéen*. Paris : Éditions du Seuil.

Université de Laval, (1999). *Les esclaves marrons*. Québec : CEFAN.

Encyclopædia Britannica, (2023). « *Underground railroad, History and Society* ». Londres : Encyclopaedia Britannica.

Curtis, I., (2011). « *Masterless People: Maroons, Pirates and Commoners* ». Dans : S. Palmié et F. A. Scarano, dir. *The Caribbean A history of the region and its people*, 660. Chicago : The University of Chicago Press.

Pierre, L. N., (2023). « *Haïti, la crise de la rivière Massacre : perspectives historiques* », AlterPresse. Disponible sur : <https://www.alterpresse.org/spip.php?article29659> [Consulté le 20 septembre 2023].

Roumain, J., (1944). *Les gouverneurs de la rosée*. Port-au-Prince : Éditions Orphie.

Coogler, R. (réalisateur), (2018). *Black Panther [HDV]*, Disney's Marvel studios, 134 minutes.

Coogler, R. (réalisateur), (2022). *Black Panther: Wakanda Forever [HDV]*, Disney's Marvel studios, 161 minutes.